

*Pierre-Philippe Candy. Orgueil et narcissisme. Journal
d'un notaire dauphinois au XVIII^e siècle, texte présenté
par René Favier, préface de Daniel Roche*

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2006, 664 p., ISBN
2-7061-1366-9, 35 €

Michel Biard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/11327>

DOI : 10.4000/ahrf.11327

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 193-195

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Michel Biard, « *Pierre-Philippe Candy. Orgueil et narcissisme. Journal d'un notaire dauphinois au XVIII^e siècle*, texte présenté par René Favier, préface de Daniel Roche », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 350 | octobre-décembre 2007, mis en ligne le 29 décembre 2009, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11327> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.11327>

postérieures, d'autre part, en raison de remboursements précoces, soit avant la dépréciation de l'assignat : « Les magistrats n'ont donc pas perdu de l'argent avec la disparition de la vénalité ; dans quelques cas, cette opération a pu même être lucrative » (p. 480). Et avec cet argent, certains parlementaires s'empressent d'acquérir des biens nationaux... Au final, notons ce qui peut ici sonner comme une conclusion de cet important ouvrage de Clarisse Coulomb : « comme ailleurs, la noblesse de robe dauphinoise a gardé l'essentiel de sa propriété foncière et immobilière, même si certaines familles spoliées durent attendre [...] la Restauration pour bénéficier d'indemnités » (p. 485).

Michel BIARD

Pierre-Philippe Candy. Orgueil et narcissisme. Journal d'un notaire dauphinois au XVIII^e siècle, texte présenté par René FAVIER, préface de Daniel ROCHE, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2006, 664 p., ISBN 2-7061-1366-9, 35 €.

René Favier a eu l'excellente idée de publier le *Livre de compte de Pierre-Philippe Candy de Crémieu*, texte composé de trois volumes manuscrits conservés aux Archives départementales de l'Isère, rédigés entre octobre 1779 et septembre 1796. Le premier couvre les années 1779-1785, le second s'achève en juillet 1789, le troisième s'ouvre avec l'évocation de la Grande Peur le 30 juillet 1789 et se clôt à la fin de septembre 1796 (en fait, il se termine vraiment en brumaire an III et ne comporte que quelques lignes ajoutées en septembre 1796). C'est donc évidemment ce dernier volume qui retiendra davantage l'attention des lecteurs des *AHRF*, toutefois il convient de souligner la richesse d'ensemble de ce journal tenu par un notable dauphinois, né à Crémieu en 1759, installé dans cette ville comme notaire en 1787, décédé en 1829. On y trouvera tout à la fois un livre de raison où sont évoqués ses activités, ses déplacements, ses achats et dépenses, etc. ; mais aussi un journal intime rapportant ce qui fait le quotidien de l'individu, y compris sa vie sexuelle fréquemment décrite même si le latin et un langage codé permettent de masquer quelque peu les audaces (Daniel Roche écrit que Candy « tient avec soin la comptabilité des coups tirés, des manipulations rapides et des masturbations permanentes et nombreuses »). On y trouvera aussi de précieuses indications sur ses lectures, puisque le notaire possède dans sa bibliothèque une centaine d'ouvrages recensés avec le plus grand soin par René Favier qui nous offre ici, outre les auteurs et les titres, les modalités d'acquisition (deux tiers achetés par Candy, notamment chez les libraires de Grenoble, un tiers hérité ou emprunté). Peu de livres religieux, des ouvrages à caractère « érotique », beaucoup de livres de droit et de pratique, des ouvrages philosophiques... bibliothèque éclectique et révélatrice que celle-ci où voisinent un *Code ecclésiastique*, *La Foutromanie*, *L'Encyclopédie*, un *Code militaire*, *L'Onanisme. Dissertation sur les maladies produites par la masturbation*, *Le parfait notaire*, *Relation sur le Quiétisme*, *Dom Bougre portier des Chartreux*, etc.

Le *Journal* de Candy est accompagné d'une excellente introduction de René Favier à propos de l'homme, de ses pratiques d'écriture, de ses activités professionnelles, de son patrimoine, de ses réseaux de sociabilité, de son rôle de notable. Le tout comporte une centaine de pages passionnantes, ce qui atteste d'emblée le

sérieux de l'entreprise, bien loin de certaines modes éditoriales actuelles qui consistent à livrer aux lecteurs Mémoires et autres journaux accompagnés de quelques pages d'introduction. Il convient donc aussi de féliciter l'éditeur pour avoir permis la naissance de cet ouvrage.

Sur la période ouverte au 30 juillet 1789 et achevée à l'automne 1794, la plume de Candy est plus ou moins active, au gré de la radicalisation de la Révolution qui effraie vite ce modéré : quelque 25 pages pour le second semestre 1789, une cinquantaine pour 1790 aussi bien que pour 1791, mais une vingtaine seulement en 1792 et avec une interruption à partir du 3 octobre de cette année, enfin une reprise en vendémiaire et brumaire... an III, pour environ quatre pages, avant que le journal s'interrompe à nouveau pour ne reprendre qu'avec une poignée de lignes ajoutées « le 22 septembre ou 1^{er} vendémiaire an cinq ». Le silence est donc total sur la période qui va d'octobre 1792 à septembre 1794, et l'an III aussi bien que les débuts du Directoire sont à peine évoqués. Il est vrai que Candy n'a guère accueilli la Révolution avec enthousiasme, comme le montre la fin de son second volume qui comporte bien peu d'allusions aux événements de Paris et, en revanche, cette remarque laconique notée le 26 juillet : « J'ai été obligé d'acheter une cocarde pour me mettre à l'unisson de toute la ville [...] ». La Grande Peur fait l'objet de commentaires alarmés, comme il se doit dans ce Dauphiné où de nombreux châteaux sont assaillis, avec un vocabulaire qui prouve une fois de plus à quel point les bruits répandus à propos des brigands ont vite laissé la place à un constat plus réaliste à propos des contestations rurales : « Lundi 27, resté toute la journée à Crémieu dans l'épouvante la plus grande occasionnée par l'arrivée de brigands armés qui étaient du côté de Bourgoin [...] » ; « Mercredi 29, l'allarme a été continuelle à Crémieu toute la journée [...] le château de Bienassis a été ravagé par une quarantaine de paysans de Chamagnieu et des autres villages voisins [... je suis allé] voir l'incendie du château de Vernas qui avait été ravagé par une cinquantaine de gens de Tignieu Jameysieu et autres pays [...] ». Fort heureusement, le 8 août arrivent de « bonnes nouvelles des États généraux », c'est-à-dire les dispositions arrêtées dans la nuit du 4 août et qui vont calmer, de manière éphémère, les « jacqueries ».

Mis à part ces observations sur l'été 1789, le *Journal* de Candy permet de mesurer son assiduité dans les réunions d'un « cercle » modéré auquel il participe dès février 1790, groupe vite qualifié de « club » (« allé le soir au club [...] »), mais hélas ne rapporte rien des activités et des discours de ses membres. Il livre aussi une description de la Fédération grenobloise d'avril 1790 et de celle organisée à Lyon le mois suivant, quelques évocations des cabales lors d'assemblées électorales, des remarques à propos des ventes de biens nationaux (il acquiert « les Capucins » pour 16 300 livres en 1791), mais presque jamais les opinions politiques de celui qui tient la plume. Même la fuite avortée à Varennes ne fait l'objet que de brèves notes les 24 et 25 juin 1791 : « allé à l'Hôtel de Ville au sujet de l'enlèvement du Roi dont le bruit s'est répandu dans Crémieu, on a envoyé un exprès à Lyon ; couché de bonne heure ; j'avais donné à la Claudine pour ses étrennes trois livres » ; « allé aux capucins, ensuite à la maison de ville pour connaître la réponse de notre exprès de Lyon qui nous a appris que d'effet le Roi avait été enlevé mais que l'on l'avait arrêté ; Mathieu est allé chercher du foin à Leyrieu pour mon cheval ; j'avais les Charpiet et Georges ; allé le soir aux Augustins où l'on vendait les tables ; acheté deux grandes tables [...] ». La déclaration de guerre en avril 1792 ne fait

l'objet d'aucun commentaire, de même que les événements de juin, le 10 août ou la naissance de la République. Du printemps à l'automne 1792, Candy vaque à ses affaires, boit avec ses amis, joue aux boules... tout au plus apparaissent par bribes, çà et là, quelques références à la situation du pays, comme le 30 août où il rapporte être « allé vers l'arbre de la liberté assister à l'enrollement des vingt individus qui devaient faire le contingent de cette commune, il y en a eu 33 qui ont pris parti ; j'ai été malade toute la soirée ; bu de la bière chez Fresne avec Plantier cadet ; j'ai donné pour les soldats enrôlés 15 [livres] ». Au final, ces pages permettent surtout de mesurer à quel point pour ce notable la vie quotidienne suit son cours, comme si la Révolution n'était qu'une sorte de décor en arrière-plan, qui impose nombre de bouleversements certes, mais qui n'implique pas de rédiger de nombreux commentaires, d'autant qu'à partir de 1792 mieux vaut d'évidence pour lui prudence garder.

Ce modéré, qui a su se faire oublier en se retirant dans sa résidence de Leyrieu, mais qui a aussi bien sûr bénéficié de la modération de la Terreur en Isère (voir le livre de Florent Robin à ce sujet, *Les représentants en mission dans l'Isère [...]*, 2002), devient maire de Crémieu en octobre 1794 et occupe ce poste jusqu'en janvier 1796, avant de présider l'administration communale de juillet 1796 à avril 1799. Nul doute que les nouvelles orientations politiques et sociales aient alors été davantage à son goût, sans pour autant d'ailleurs qu'il prenne la peine de le confier à son *Journal* intime. Au final, comme le montre René Favier, c'est une position sociale renforcée que Candy obtient grâce à la Révolution, lui qui en 1791, après l'achat du couvent des Capucins, un des édifices les plus prestigieux de la ville, faisait visiter sa nouvelle propriété à son beau-père et écrivait : « Il est très satisfait de mon emplette »...

Michel BIARD

Hervé PIANT, **Une justice ordinaire. Justice civile et criminelle dans la prévôté royale de Vaucouleurs sous l'Ancien Régime**, Rennes, Pesses universitaires de Rennes, 2006, 308 p., ISBN 2-7535-0192-0, 22 €.

Des prévôtés royales du XVIII^e siècle, l'histoire judiciaire garde le souvenir de juridictions sur le déclin que, par souci de cohérence, la monarchie tente de supprimer lorsqu'elles entrent en concurrence avec les bailliages ; quant à leur activité, elle est totalement éclipsée par l'examen des juridictions seigneuriales ou des tribunaux et cours qui, des bailliages aux parlements, rendent l'essentiel de la justice du roi. En nous donnant à voir la composition et, surtout, le fonctionnement de la prévôté de Vaucouleurs, enclavée en Lorraine, l'ouvrage d'Hervé Piant ne vient pas seulement restituer la vie d'une juridiction royale ordinaire de 1670 à 1790 ; il tente aussi d'isoler, à travers elle, quelques-uns des traits majeurs de la justice du temps des Lumières, tels que l'historiographie récente tente de les mettre à jour.

En étudiant les quelques 10 000 affaires répertoriées dans ses archives, l'auteur a d'abord pris le rare et stimulant parti d'examiner simultanément le civil et le pénal, et de mesurer la porosité des limites entre ces deux espaces. Au civil, les juges de la prévôté connaissent des questions d'héritage entre roturiers, des baux et